

se transforma dans la belle écriture lombardique (voir ci-dessous).

On remarquera en particulier qu'en beaucoup de manuscrits du nord de l'Italie les notes tironiennes romaines et les abréviations des manuscrits de droit romains sont employées dans une large mesure.

d) Écriture lombardique.

Pl. 68. 75.

Cette écriture eut cours surtout dans les abbayes bénédictines de Montecassino, La Cava, S. Maria dell'Albaneta, S. Sofia de Benevent, S. Liberatore alla Maiella et dans d'autres abbayes des duchés lombards de l'Italie méridionale. C'est l'ancienne écriture italienne se développant sous une forme calligraphique spéciale. Elle atteignit son apogée à Montecassino au XI^e siècle sous les abbés Theobaldus, Richerius, Fredericus et Desiderius. Dans le cours du XII^e siècle elle devint trop maniérée : la brisure des traits fut exagérée et la distinction entre les traits forts et les traits déliés devint par trop marquée. Elle se maintint longtemps, même après que la minuscule carolingienne se fut introduite dans les écoles calligraphiques de ces abbayes. On la rencontre encore dans un manuscrit, contenant un commentaire de l'abbé Bernard Ayglerius († 1282) sur la règle de S. Benoît.

Il n'est pas rare de rencontrer cette écriture, mais un peu altérée de forme, aussi dans les chartes de l'Italie méridionale.

Ce qu'il y a de caractéristique dans cette écriture c'est la forte brisure des lettres, la forme archaïque de l'a, e, r, t et le signe ondulé d'abréviation pour m.

1. Brisure des lettres. **i** et les jambages de l'**m**, **n**, **u** commencent par un trait fort, oblique, tourné vers la droite, puis vient un délié tourné vers la gauche et de nouveau un trait fort dirigé vers la droite. De même les lignes des lettres rondes sont brisées; d'où ces lettres affectent des formes anguleuses. Il n'y a que les hastes des lettres longues qui soient droites.

2. Forme archaïque des lettres **a**, **e**, **r**, **t**. Ces quatre lettres se signalent, comme dans toutes les écritures nationales, par des formes caractéristiques.

Lettres isolées.

Dans la période primitive **a** prend la forme ouverte, plus tard il affecte d'ordinaire la forme du **cc** fermé.

d la plupart du temps a la forme ronde.

e a la grande forme brisée et dépasse d'ordinaire les lettres brèves.

La panse supérieure aussi bien que la panse inférieure du **g** est ouverte; plus tard souvent la panse supérieure est fermée.

La panse de **h** est brisée par en bas et retournée vers la droite.

i est souvent très long, en particulier au commencement des mots; il est facile de le confondre avec **l**; ce dernier pourtant décrit une courbe en bas vers la droite, tandis que l'**i** est droit.

2. Écriture mérovingienne.

Pl. 25a. 28. 29. 37. 38. 40. 41. 43. 44. 49a. 59.

Mabillon désignait sous ce nom l'ancienne écriture du royaume franc (*scriptura merovingica seu franco-gallica*). Elle fut surtout en usage dans les chancelleries des rois mérovingiens et des premiers carlovingiens; elle se rencontre aussi, mais un peu altérée de forme, dans les actes privés et dans beaucoup de livres. Elle est issue de la nouvelle cursive romaine.

L'écriture des diplômes des rois mérovingiens (pl. 28) est très irrégulière et embrouillée. Les lettres sont d'inégale grandeur. Elles sont étroitement serrées les unes contre les autres et fortement entrelacées. Les hastes supérieures et inférieures sont d'une grandeur démesurée et empiètent souvent sur les lignes voisines. D'ordinaire les mots ne sont pas séparés. Il n'y a pas de réglage et les lignes ne sont pas droites. Les lettres de la première ligne, qui ne contient d'ordinaire que le nom et le titre du roi avec l'adresse, sont allongées.

L'écriture des diplômes des rois carlovingiens (pl. 40. 41. 59) est plus régulière et plus lisible; les lignes sont plus droites, les ligatures sont moins nombreuses, les lettres mieux séparées et plus

Les plus anciens manuscrits, qui se distinguent par le nombre d'abréviations de cette sorte, viennent de Bobbio, d'où l'on peut conjecturer que cette innovation est due aux moines irlandais de ce monastère (voir ci-dessous le chapitre sur les abréviations du moyen âge).

o affecte la forme de losange.

r la plupart du temps a la forme de ligature allongée et pointue; on trouve la forme ordinaire à la fin des mots et en d'autres endroits où **r** n'est pas lié aux lettres suivantes.

La barre du **t** est fortement penchée en avant; dans les manuscrits anciens elle ne descend pas jusqu'à la ligne de base et n'adhère pas à la haste; plus tard, elle descend jusqu'à cette ligne et se lie en bas à la haste, de sorte que **t** ressemble à **a**; il s'en distingue ordinairement en ce qu'il se termine en haut par un trait droit, tandis que **a** porte un crochet oblique.

3. Signe ondulé d'abréviation pour **m**. Ce signe se rencontre aussi bien à la fin des mots qu'à la fin des syllabes : il se compose le plus souvent d'un trait ondulé, vertical ou oblique.

Autres abréviations. Pour *que* et *bus*, on a **q** et **b** avec un point et un trait; le même signe se rencontre pour la finale *us*. Souvent pour *est* on a la note tironienne (comme dans l'écriture insulaire).

Ligatures. Elles se forment particulièrement à l'aide des languettes de **e** et de **f**, de l'épaule de l'**r** et de la barre de **t**. De même les ligatures avec **i** sont nombreuses, par ex. : *ei*, *fi*, *gi*, *li*, *ri*, *ti*; il faut signaler aussi *nt*, *sp*, *st*. Dans la ligature *ti* **t** prend la forme d'épsilon, quand il a le son de **z**, la forme ordinaire, quand il a le son de **t** (voir pl. 22).

Liaison de boucles. Il y a à remarquer que dans l'écriture lombardique s'est formée une nouvelle manière de lier les lettres entre elles, c'est la liaison de boucles. Dans ces sortes de liaisons (que l'on rencontre déjà à l'état isolé dans le manuscrit de Vienne Tab. I 430*, écrit à Fulda vers 816 en caractères anglo-saxons) les lettres finissant par un trait rond pénètrent dans la lettre suivante, lorsque celle-ci commence par un trait rond; voir par exemple *da*, *pa*, *po*, *pt* pl. 68a, lignes 1. 3. 8. (Voir Wilhelm Meyer de Spire, *Die Buchstaben-Verbindungen der sogenannten gotischen Schrift*, dans les *Abhandlungen der K. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen*, Phil.-hist. Klasse, Nouvelle série, vol. 1, N° 6, Berlin 1896—1897.)

Reproductions et littérature. Oderisio Piscicelli-Taeggi, *Paleografia artistica di Montecassino*, 1876—1882. *Bibliotheca Casinensis*, Montecassino, depuis 1873. Voir de plus les ouvrages mentionnés ci-dessus au chapitre de l'ancienne cursive italienne. Niccolò Rodolico, *Genesi e svolgimento della scrittura langobardo-cassinense* (dans l'*Archivio storico italiano*, Florence 1901). A. Moriniello, *Della scrittura longobarda nelle sue diverse fasi*, Rome 1906. Voir aussi les Facsimile du manuscrit de Léon d'Ostie (écrit vers 1100) dans Chroust, *Monumenta palaeographica*, Munich, livr. X, 2, et Arndt-Tangl, *Schrifttafeln* etc., 3^e édit., pl. 38.

indépendantes les unes des autres. La minuscule carolingienne, qui, sous Charlemagne, l'emporta comme écriture de manuscrits, prit aussi une influence de plus en plus marquée sur l'ancienne écriture des diplômes. Celle-ci pourtant subsista dans la chancellerie royale jusque sous Louis-le-Germanique.

Dans les anciens documents privés l'écriture est également grossière et sans art. Pourtant déjà sous Pépin on a des documents qui accusent une main sûre et exercée (pl. 38). Sous Charlemagne l'écriture des actes privés devient de plus en plus parfaite; elle se rapproche de l'écriture de manuscrit et passe enfin à la minuscule carolingienne. C'est précisément dans les documents privés, qui la plupart du temps sont datés, qu'on peut le mieux suivre le passage à la minuscule carolingienne (pl. 44; voir aussi 53c).

L'écriture mérovingienne de manuscrits est issue de la demi-cursive romaine (pl. 25a. 29. 37. 43. 49a; voir le manuscrit de S. Avit de Vienne, pl. 24, qui marque le passage de la demi-cursive romaine à l'écriture mérovingienne). Les formes de lettres sont plus fortes, plus régulières que dans l'écriture de diplôme et les hastes

supérieures et inférieures sont moins grandes. Les hastes supérieures sont souvent appuyées en forme de massue. Souvent les finales manquent de lignes de fuite. Dans la seconde moitié du VIII^e siècle, l'écriture devient plus soignée et ainsi se prépare son évolution vers la minuscule carolingienne. Autrefois les paléographes regardaient comme lombardiques un grand nombre de manuscrits mérovingiens, en particulier ceux qui étaient issus de Corbie et d'autres monastères du nord de la France (pl. 49a). L. Traube, le premier, a dénoncé cette opinion comme fautive (Traube, *Perrona Scottorum, ein Beitrag zur Ueberlieferungsgeschichte und zur Paläographie des Mittelalters*, dans les *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen und der historischen Classe der k. b. Akademie der Wissenschaften zu München*, année 1900, Munich 1901, p. 472).

Lettres isolées.

a revêt cinq formes : 1. Souvent il est ouvert et ses deux traits en haut sont droits, comme dans l'**u**, ou ils ne sont que légèrement recourbés : dans cette forme, il est facile de confondre **a** avec **u** ; il s'en distingue pourtant par son trait droit dont la base est fortement recourbée vers la droite et qui s'unit généralement avec la lettre suivante (comme dans la cursive romaine) ; de plus, en haut, les traits de cet **a** sont pointus (pl. 40. 44a). 2. Souvent, par contre, le trait droit de l'**a**, en haut, est recourbé vers la droite : alors **a** ressemble à **ic** (pl. 29a. b. 40). 3. Le plus souvent le trait droit aussi bien que le trait gauche est recourbé en haut vers la droite : alors **a** ressemble à deux **c** (pl. 25a. 37). 4. Quelquefois le trait gauche est fortement recourbé en haut et adhère au trait droit : alors **a** ressemble à l'**a** de la demi-onciale ou à l'**a** de notre écriture courante d'aujourd'hui ; cette forme se rencontre très souvent dans le manuscrit de Grégoire de Tours, de Corbie (Paris 17655 ; voir *Album paléographique*, pl. 12 ; Prou, *Manuel*, pl. 1). 5. Quelquefois déjà on rencontre la forme issue de l'onciale, qui triompha plus tard dans la minuscule carolingienne et qui aujourd'hui encore domine dans l'écriture latine imprimée (pl. 29a. 38. 44). — Souvent en ligature **a** est placé au-dessus des autres lettres brèves, mais sous une forme petite et ouverte. — Au lieu de la diphtongue **ae** on a souvent **ę** cédillé ou **e** simple.

La panse de **b** est souvent très petite ; souvent au-dessus de la panse il y a un petit trait, qui sert de liaison avec les lettres suivantes (pl. 29a).

Ou bien **c** est petit et simple, ou il est grand et semble fait de deux **c** placés l'un au-dessus de l'autre (la forme brisée).

d a d'ordinaire la forme droite, issue de la cursive romaine, plus rarement la forme ronde, issue de l'onciale ; la haste descend la plupart du temps fort au-dessous de la ligne ; la panse est ouverte en haut, quand elle est liée à la lettre précédente.

Ordinairement dans la première période **e** a la forme fermée d'épsilon et dépasse les lettres brèves. Sans doute cette grande forme fut conservée si longtemps ici comme d'ailleurs dans d'autres écritures nationales, parce que dans cette forme la languette de l'**e** se pouvait lier facilement avec le sommet de la lettre suivante. Déjà le copiste du document de l'année 757, pl. 38, cherche maintes fois à atteindre ce même but en donnant à la languette du petit **e** une direction oblique vers le haut (voir par ex. : *de rebus*, 1 ; *meorum*, *de iure meo*, 3 ; *maneant*, 6).

La tête du **g** est souvent composée d'un trait ondulé, mais souvent ce trait forme en avant une boucle tantôt fermée et tantôt demi-ouverte ; cette boucle est faite de bien des façons ; en souvenir de l'ancienne forme, le **g** porte en haut, à droite, un petit trait par où il est possible de le relier aux lettres suivantes ; ainsi s'explique le petit appendice qu'aujourd'hui encore on donne au **g** dans les imprimés d'écriture latine. La queue du **g** est d'ordinaire ouverte.

Souvent, surtout au commencement des mots, **i** est très long, comme une lettre avec une haste ; de même en ligature il est long et descend au-dessous de la ligne ; souvent en haut et quelquefois aussi en bas il est un peu appuyé, ou bien il a une petite ligne de fuite ; souvent cette ligne n'est que légèrement indiquée.

Le dernier jambage de l'**m** et de l'**n** tombe la plupart du temps

droit ou se trouve quelque peu recourbé vers l'intérieur et il finit en pointe. Souvent pourtant il est recourbé vers l'extérieur ou il a une ligne de fuite ; souvent du moins cette ligne est légèrement indiquée. **n** a souvent la forme majuscule.

Les lignes de l'**o** d'ordinaire se croisent en haut et **o** ressemble alors au chiffre arabe 8 ouvert ; c'était aisé par là d'unir **o** aussi bien avec la lettre qui précède qu'avec celle qui suit ; plus tard la ligne de droite dépasse souvent celle de gauche : alors **o** ressemble à un delta grec de la minuscule moderne.

La panse de **q** est souvent ouverte en haut, surtout lorsque **q** est lié à la lettre précédente.

Lorsque **r** se trouve seul, il a la forme droite ; en ligature il a la forme pointue. **r** et **s** sont fort ressemblants. Pourtant l'épaule de l'**r**, comme dans la cursive romaine, décrit une courbe vers le haut ; le trait final de l'**s**, au contraire, forme un arc tourné vers le bas. Les deux lettres se trouvent brèves ou longues ou de moyenne grandeur, selon les manuscrits.

La plupart du temps la barre du **t** s'incline fort bas en avant, à peu près jusqu'au milieu de la haste ; souvent cette barre inclinée touche la haste. En certaines ligatures **t** a la forme d'épsilon (voir le paragraphe sur les ligatures, pl. 22).

Le premier jambage de l'**u** décrit souvent en haut une courbe à gauche (par conséquent en dehors) ; mais souvent la courbe va à droite (donc en dedans) ; souvent les deux jambages de l'**u** sont appuyés en haut. Parfois **u** se trouve suscrit, mais alors il est réduit. Dans les anciens manuscrits, **u** a parfois la forme d'un trait ondulé allant de haut en bas, surtout quand il est suscrit ; souvent cet **u** ondulé est placé au milieu des autres lettres. Le plus souvent cet **u** ondulé se rencontre dans les finales *ur* et *us*. Pl. 43a, ligne 6, on trouve un **v** pointu et suscrit.

Dans le manuscrit déjà signalé de Grégoire de Tours **y** a une petite forme pointue, avec un point au milieu (comme dans le mot *synodum*, pl. 27 d, ligne 9).

Voir la forme de **z**, pl. 38, ligne 7. 14. 15, et pl. 44a, ligne 10. 11.

Abréviations. Pour les syllabes *bus* et *que* on a d'ordinaire **b** et **q** avec un point et une virgule (pl. 38, 3. 11) ; sur notre pl. 29b, 11. 17 on a **b** avec une grande virgule, **q** avec deux points ou un point-virgule. Pour *que* on a parfois **q**, dont la queue se trouve coupée d'un trait allongé et oblique, par exemple dans le manuscrit déjà cité de Grégoire de Tours (Paris 17655) : cela explique peut-être l'abréviation pour *que* (= *quae*) pl. 43a, 12 et 44a, 2 (comparer avec la forme pour *qui* dans les manuscrits espagnols pl. 35a. 36). — **m** se trouve remplacé par un trait horizontal et ondulé non seulement à la fin des lignes, mais aussi à l'intérieur de la ligne et même à la fin des syllabes dans le corps du mot (pl. 29b, 11 ; 37, 11 ; 38, 5. 10). — Les finales *us* et *um* et aussi d'autres finales sont souvent, surtout dans les chartes, remplacées par un long trait oblique ou par une coulée (pl. 38, 1 ; 44b, 1 ; comparer avec les abréviations du document de Ravenne pl. 22). — On trouve partout les abréviations par contraction des *Nomina sacra*. — Dans les anciens diplômes royaux on trouve quelquefois pour *per* l'abréviation qui est d'ordinaire usitée pour *pro* (voir la même forme d'abréviation dans les manuscrits espagnols, pl. 66b). — Dans la seconde moitié du VIII^e siècle, aussi bien dans les documents que dans les manuscrits, les abréviations deviennent de plus en plus nombreuses : on rencontre la suspension syllabaire, les abréviations pour *per*, *prae*, *pro*, celles des pronoms relatifs, de plus on trouve **ē** pour *est*, **ēē** pour *esse* etc. On remarquera que pour *vel* on trouve **ūl** : c'est donc d'après le principe de la contraction qu'on fait cette abréviation, tandis que dans les manuscrits de droit on a **ū** (d'après le principe de la suspension) et dans les manuscrits insulaires et de Bobbio on a **l** avec une barre (pl. 32. 33. 34a). Pour *quod* aussi on trouve d'ordinaire l'abréviation faite par contraction : **q̄d**. On notera surtout que la finale *us* aussi bien que la finale *ur* sont quelquefois remplacées par un crochet rond, comme dans les manuscrits de droit et ceux de Bobbio (pl. 38, 11 ; 44a, 2 ; 44b, 3. 8. 9). Le copiste de Saint-Gall Winithar connaît aussi la note tironienne pour *con* (voir les explications, pl. 43a). —

Le signe commun d'abréviation varie de forme selon les manuscrits : dans certains, il se compose d'un trait oblique, ondulé; en d'autres d'un trait horizontal, ondulé; dans d'autres enfin, on trouve les deux formes.

Dans l'écriture mérovingienne nombreuses sont les ligatures avec changement de lettres. Souvent aussi les lettres sont reliées entre elles d'une façon simple, sans altération de formes.

Séparation des mots et des phrases. Dans les anciens manuscrits la séparation des mots est très imparfaite, plus tard elle s'améliore et en certains manuscrits elle est à peu près parfaite. Les phrases nouvelles commencent d'ordinaire par une lettre plus développée ou par une lettre capitale ou onciale. Dans le manuscrit de Corbie, pl. 49 a, les lettres au commencement des vers sont empruntées aussi bien à la capitale qu'à l'onciale. De même les titres des chapitres et souvent aussi la première ligne des chapitres sont écrits en onciale ou en capitale ou avec un mélange des deux (pl. 29b, 19; 49a, 9. 10). Les initiales ont soit une ornementation simple (pl. 29b, 20; 49a, 11), soit représentent des dessins fantastiques de poissons ou d'oiseaux

(par exemple dans le manuscrit de Luxeuil, pl. 25 a, et dans celui de Grégoire de Tours, Paris 17655, tous deux du VII^e siècle). Le point constitue d'ordinaire le signe de ponctuation; dans le manuscrit de Luxeuil (pl. 25 a) souvent la grande pause est marquée par une virgule, la petite par un point. A la fin des paragraphes on a souvent des signes spéciaux (pl. 29 b, ligne 24; pl. 43 a).

Reproductions et littérature. A. J. Letronne, *Diplômes et chartes de l'époque mérovingienne, sur papyrus et sur vélin*, Paris 1845—1846; continué par J. Tardif, *Archives de l'Empire. Facsimile de chartes et diplômes mérovingiens et carlovingiens*, Paris 1866. G. H. Pertz, *Diplomatum imperii*, t. I, Hanovre 1872 (dans les *Monumenta Germaniae historica*). Musée des archives départementales, Paris 1878. L. Delisle, *Notice sur un manuscrit mérovingien contenant des fragments d'Eugypsius*, Paris 1875; *Notice sur un manuscrit mérovingien de la bibliothèque d'Epinal*, Paris 1878; *Notice sur un manuscrit mérovingien de la bibliothèque royale de Belgique*, Paris 1884; *Notice sur un manuscrit de l'abbaye de Luxeuil copié en 625*, Paris 1886. H. Sybel et Th. Sickel, *Kaiserurkunden in Abbildungen*, Berlin 1880—1891, livr. I. III. VII. Beaucoup de beaux exemples d'écriture mérovingienne se trouvent aussi dans les œuvres déjà mentionnées de Arndt-Tangl et de Chroust, et dans l'*Album paléographique*. Voir aussi Ph. Laur et A. Samaran, *Les diplômes originaux des Mérovingiens*. Facsimilés phototypiques avec notices et transcriptions. Préface par Maurice Prou. Paris 1908.

3. Écriture visigothique.

Pl. 35. 36. 49 b. 66 b.

C'est l'écriture qui se développa en Espagne, après sa conquête par les Visigoths. Elle est issue de la nouvelle cursive romaine. L'âge d'or de l'écriture visigothique (appelée aussi *toletana* ou *gothica*) se place aux VIII^e, IX^e, X^e et XI^e siècle. Seule l'écriture des manuscrits visigothiques est belle et soignée; l'écriture des documents resta laide pendant des siècles, avec des formes cursives, surchargées de ligatures et difficiles à lire. Au IX^e et au début du X^e siècle l'écriture visigothique de manuscrits est forte, large et ronde, plus tard ses formes se font plus fines et en même temps plus anguleuses.

Vers l'année 1091 un concile tenu à Léon, sous la présidence du cardinal Rainer (plus tard Pascal II.) décida que désormais les livres liturgiques ne seraient plus écrits *in littera toletana*, mais *in littera gallica*. Le résultat fut que la minuscule carolingienne — la *littera gallica* — fut de plus en plus employée pour les manuscrits non-liturgiques, pour les diplômes royaux et les actes privés, et finalement, vers le milieu du XII^e siècle, elle supplanta presque complètement la *toletana*. En Catalogne, où les rapports d'ordre politique et religieux avec la France étaient plus étroits qu'ailleurs, la minuscule eut la prédominance dès le IX^e et X^e siècle (pl. 66 a).

L'écriture visigothique est caractérisée par la forme de la lettre **g** et par la forme des signes d'abréviation pour *bus*, *que*, *per*, **m**. — Les lettres **a**, **e**, **r**, **t** ont des formes qui ressemblent à celles des autres écritures nationales. Les hastes supérieures des lettres sont souvent appuyées fortement ou ornées. Les lettres, commençant par un jambage droit, telles que **i**, **m**, **n**, **p**, **u**, sont le plus souvent appuyées en haut; les lettres, qui finissent sur la ligne de base par un jambage droit, comme **i**, **m**, **n**, **u**, ont la plupart du temps une petite ligne de fuite.

Lettres isolées.

a est largement ouvert et par là se confond facilement avec **u**; il s'en distingue, comme dans la cursive romaine, surtout par son trait final qui décrit une courbe vers la droite et entre en liaison avec la lettre suivante, tandis que le trait final de l'**u** est droit et reste séparé; de plus, en beaucoup de manuscrits, les traits de l'**a** en haut sont pointus; anciennement **a** est souvent suscrit, avec une forme oblique caractéristique, comme dans la cursive romaine. Pour **ae** on a **e** pl. 35 a et 36 et 49 b; en d'autres planches on rencontre aussi **ae** et l'**ę** cédillé (pl. 35 b. 66 b).

d prend aussi bien la forme droite que la forme ronde.

e en ligature dépasse les lettres brèves; la languette est grande; l'œil est ouvert ou fermé.

g est la lettre la plus caractéristique de l'écriture visigothique : il ressemble à **q**. Cette forme est issue de la forme onciale : la boucle supérieure est ouverte par en haut, la queue est longue et droite ou un peu tournée à gauche; **g** se distingue de **q** surtout par sa boucle, qui est ouverte. Voir la forme de transition pl. 36.

Très souvent **i** est long et appuyé en haut, surtout au commencement des mots; il ressemble à **I**; cette lettre pourtant décrit une courbe à sa base vers la droite et se lie d'ordinaire avec la lettre suivante, **i**, au contraire, est droit et demeure séparé.

r est petit et a la plupart du temps la forme pointue de ligature; on rencontre l'**r** simple à la fin des mots et surtout dans la liaison *ri*; il ressemble fort à l'**s**, pourtant son épaule est tournée en haut, tandis que le trait final supérieur de l'**s** regarde en bas (comme dans la cursive romaine).

La barre du **t** se penche fortement en avant et adhère à la haste comme dans l'écriture lombarde; par là **t** ressemble beaucoup à l'**a** fermé. En ligature **t** a souvent la forme d'épsilon.

u est souvent suscrit en forme réduite (pl. 36, ligne 29, il a la forme pointue).

Il y a aussi à remarquer les formes des lettres majuscules dans l'écriture visigothique (pl. 36).

Abréviations. La forme de l'abréviation pour *bus* et *que* est caractéristique : elle se compose d'un trait vertical ondulé, qui se place sur **b** et **q**; ce trait ressemble à un petit **s** rond. On retrouve souvent le même signe pour la finale *us* en général et aussi pour **m**, pl. 49 b.

m et **n** sont remplacés à la fin des mots et des syllabes soit par une simple barre, soit par une barre avec un point suscrit; dans beaucoup de manuscrits on fait une différence entre les abréviations pour **m** et pour **n** : pour **m** on a une barre et un point, pour **n** une simple barre (pl. 35 b. 36. 66 b).

Une barre ou une barre surmontée d'un point sont aussi employées comme signe commun d'abréviation.

L'abréviation pour *per* revêt la plupart du temps la forme qui, en d'autres écritures, est usitée pour *pro* (comp. la forme pour *per* dans les documents mérovingiens); *pro* ordinairement n'est pas abrégé : il est écrit tout au long ou bien on écrit **p** avec un signe général d'abréviation. — L'abréviation pour *qui* a souvent la forme, que l'on trouve en d'autres écritures pour *quod* (pl. 35 a. 36). — L'abréviation pour *vel* est faite d'après le principe de la contraction : $\bar{u}l$ (comme dans l'écriture mérovingienne).

On remarquera les abréviations par contraction $\bar{a}um = autem$, $\bar{i}d\bar{t} = id est$, $\bar{p}pr$ ou $\bar{p}ptr = propter$, $\bar{s}c\bar{t} = sicut$, $\bar{n}sr$, $\bar{n}si$ etc. = *noster*, *nostris* etc. (Traube, *Perrona Scottorum*, dans *Sitzungsberichte der Akademie zu München*, année 1901, p. 513; et *Paläographische Anzeigen*, dans *Neues Archiv*, 26, 1901, p. 234. 237).

Enfin il faut encore noter que dans les manuscrits latins d'Espagne on trouve une forme spéciale pour le nombre **XL**, c'est-à-dire **X** avec un petit crochet placé en haut et à droite (voir cette forme dans le manuscrit mérovingien, pl. 25, ligne 8).

Les ligatures sont nombreuses, comme dans toutes les écritures nationales. On notera la ligature *it* pl. 36, ligne 7, et *it* et *eius* pl. 66 b, col. I, 16 et col. II, 4.